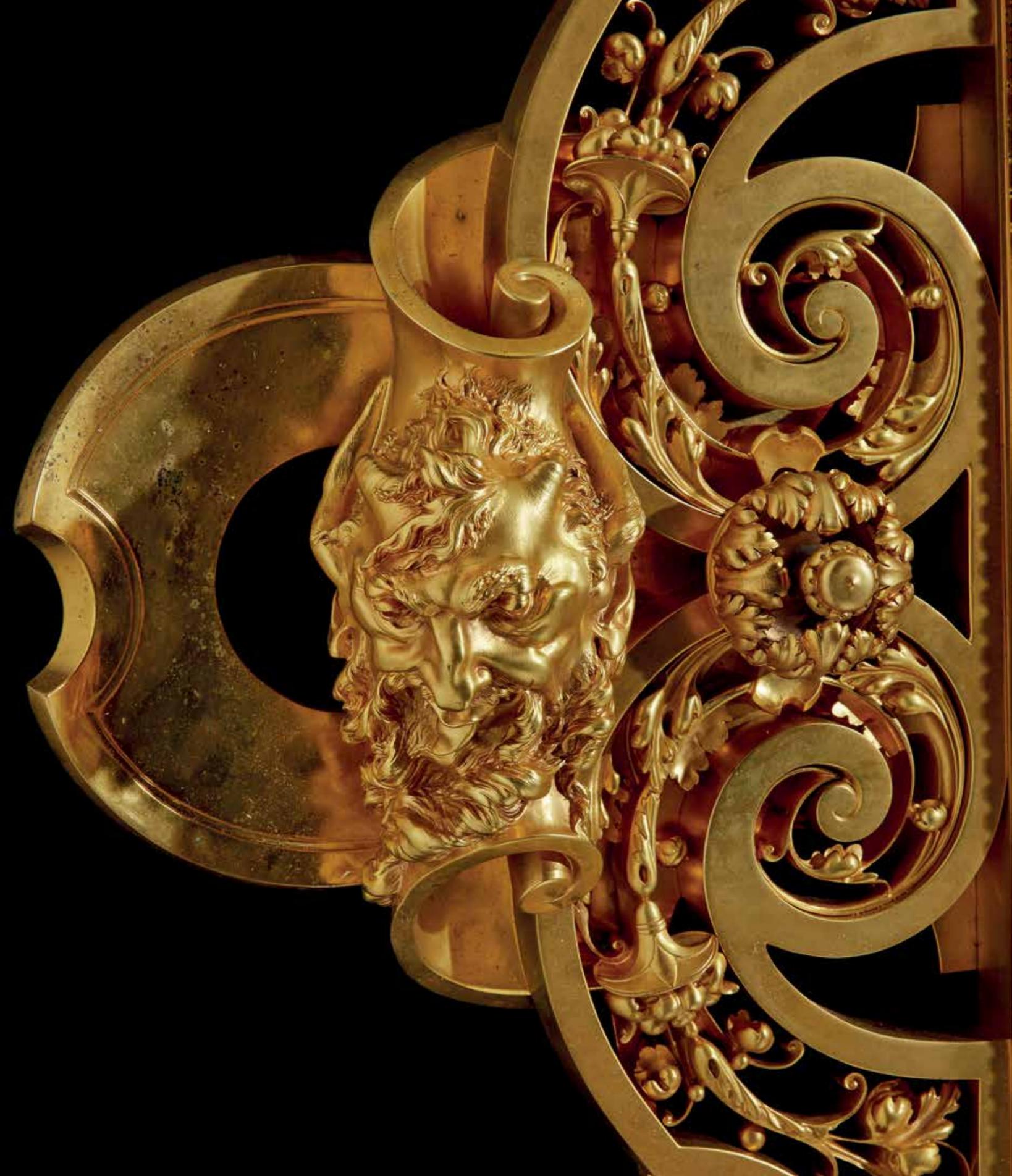


# PARIS, LA QUINTESSENCE DU MEUBLE AU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

Christopher  
Payne

Éditions Monelle Hayot



# PARIS, LA QUINTESSENCE DU MEUBLE AU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

Malgré les bouleversements du début du XIX<sup>e</sup> siècle, Paris redevient vite le centre européen du mobilier et de la création. Encouragé par les régimes royaux et impériaux, exposé dans les plus grands salons internationaux, et collectionné par des aristocrates de tous pays, des banquiers et des industriels nouvellement fortunés, le mobilier parisien est, durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>, synonyme de luxe et de savoir-faire raffiné. Les fabricants de meubles s'inspirent de différentes périodes historiques et sources culturelles pour inventer de nouvelles formes qui à la fois correspondent aux goûts éclectiques des amateurs du XIX<sup>e</sup> et répondent aux exigences de confort et de commodité des amoureux du luxe. S'appuyant sur le talent et les techniques de leurs prédécesseurs, les créateurs exploitent aussi les avancées techniques et de nouveaux matériaux. Ils produisent ainsi quelques-unes des œuvres les plus créatives et inventives jamais réalisées.

Néanmoins, beaucoup de ces créateurs et leurs productions ont souffert d'une mauvaise réputation dans l'histoire de l'art du XX<sup>e</sup> siècle et restent méconnus. Ce livre veut redonner ses lettres de noblesse au mobilier de luxe parisien du XIX<sup>e</sup> à travers les heures de gloire du Second Empire et de la Belle Époque jusqu'aux années 1920 et l'avènement du modernisme.

## L'AUTEUR

CHRISTOPHER PAYNE a travaillé chez Sotheby's pendant vingt-cinq ans. Depuis 1994, il est consultant en art pour des clients privés internationaux. Grand spécialiste de Linke, il a publié de nombreux ouvrages et articles, et intervient régulièrement dans des émissions télévisées, notamment Antiques Roadshow sur la BBC.

Préface de DANIEL ALCOUFFE, conservateur général du Patrimoine, conservateur honoraire au Louvre.

Format : 24 x 28 cm  
608 pages  
1500 illustrations environ  
Relié sous jaquette pelliculée

ISBN : 978-2-903824-92-1  
Prix : 170 €

◀ *Détail de la version de 1889 du miroir exposé par Barbedienne, reproduit p. 246. Le modelage de Carrier-Belleuse a été supervisé par le chef ornemaniste de l'entreprise, Constant Sévin.*



# SOMMAIRE

17	PRÉFACE	159	Ében ; Cordié ; Dubois ; Landrin ; Péridiez ; Topino	225	Guillaume Benneman et Jean Hauré
	Daniel Alcouffe, conservateur général du Patrimoine, conservateur honoraire au musée du Louvre	160	Ében et Riesener	226	Ornements de Pierre Gouthière
		166	Ében et Leleu	227	Ébéniste inconnu
19	AVANT-PROPOS	168	Caffieri et Passemant	228	Gaspard Schneider
23	ÉVOLUTION STYLISTIQUE	170	Philippe Caffieri et Balthazar Lieutaud	229	Jean-Ferdinand Schwerdfeger
		172	Jean-François Dubut et autres	230	François-Honoré-Georges Jacob-Desmalter
		173	Roger Vandercruse	233	Ébéniste inconnu
45	INFLUENCES : L'ANCIEN RÉGIME	176	Ébéniste inconnu		
		177	Pierre Garnier	235	LES ÉBÉNISTES
		178	Simon Ében	238	Ahrens, Henry
		179	Pierre Deumier	240	Alix, Georges-François
61	INFLUENCES : L'ORIENT	180	Charles Topino	242	Allard, Célestin
90	Moyen-Orient et Inde	183	René Dubois	242	Allard, Célestin-Jules-Auguste
		184	Jean-Henri Riesener	242	Allard, Fernand et Georges
		201	Jean-François Leleu	245	Baguès Frères, Victor et Robert
95	COPIES ROYALES ET CÉLÈBRES	204	Martin Carlin	245	Baguès, Eugène
114	André-Charles Boulle	208	Mathieu-Guillaume Cramer	246	Barbedienne, Ferdinand
135	Jules Degoullons	209	David Roentgen	251	Leblanc-Barbedienne
136	Charles Cressent	210	Ébéniste inconnu	251	Leblanc, Gustave-Émile
144	Antoine-Robert Gaudreaux	211	Ébéniste inconnu	252	Barrié, E. A.
148	Joseph Baumhauer	212	Pierre-Antoine Foullet	252	Baur et C <sup>ie</sup>
150	Bernard II Vanrisamburgh	214	Adam Weisweiler	253	Béfort, Jean-Baptiste
154	Jacques Dubois	218	Georg Haupt	253	Béfort, Bernard
156	Jean-François Ében	219	André Schumann	253	Béfort, Mathieu
		220	Joseph Stockel et Guillaume Benneman	257	Bellangé, Pierre-Antoine
		224	Guillaume Benneman		

*Masque étrusque puissant et paterae stylisées dessinés par Jean Brandely pour la table de milieu de Diehl reproduite p. 329.*

◀ *Bureau néogothique, 68, rue Ampère, hôtel particulier construit par l'architecte Henri Deverin, en 1880, dont la magnifique cheminée en pierre fut sculptée par Antoine Margotin qui sculpta également la façade.*

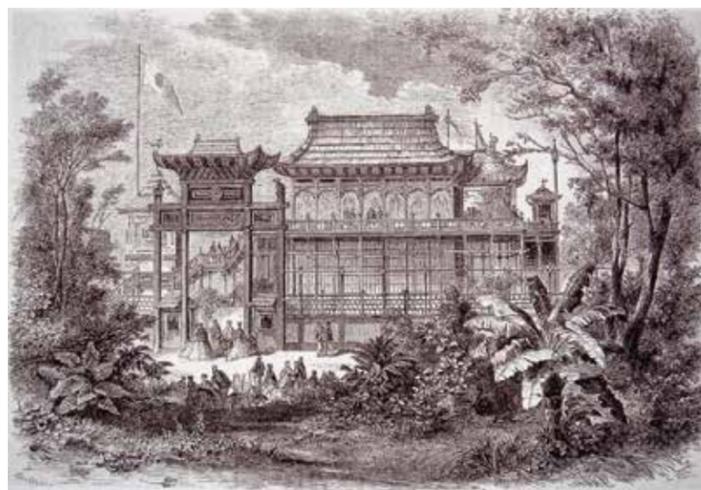
257	Bellangé, Louis-Alexandre	318	Denière, Guillaume	371	Gouffé, Bernard	407	Kolb, H*	468	Meynard et Fils	504	Sauvrezzy, Auguste-Hippolyte
257	Bellangé, Louis-François	318	Denière et Matelin	371	Gouffé Jeune, Victor-Michel	408	Kreisser, Édouard	469	Millet, Blaise	507	Schmit, Frédéric
257	Bellangé, Alexandre	318	Denière, François-Thimothée	371	Gouffé Jeune, Joseph-Louis	410	Krieger	469	Millet, Théodore	510	Secretant, Maxime
262	Bernard, P*	320	Denis, A*	371	Gouffé Fils et Piard	410	Damon, A. et C <sup>ie</sup>	475	Monbro Aîné	512	Sévenier, Ernest
262	Bernel, Charles	320	Desomme, L*	372	Gouverneur, A*	420	Lalande Fils, Émile		ou Monbro Fils Aîné	513	Sormani, Paul
264	Berthomier, *	321	Dexheimer Frères,	374	Gradé (Gradé et Pelcot)	420	Lalande, Devouge et Colosiez	475	Monbro, Georges-Marie-	513	Sormani,
265	Bettenfeld, Jean		Jean-Adam and Philippe	375	Grimard	421	Lambert, Alphonse		Paul-Vital Bonifacio		Ursule-Marie-Philippine
266	Beurdeley, Jean	323	Diehl, Charles-Guillaume	376	Grohé Frères	421	Lanneau, J.-B.-A.	475	Monbro,	513	Sormani Fils, Paul
266	Beurdeley,	334	Dienst, Eugène	376	Grohé, Jean-Michel	422	Leclair, A*		Georges-Alphonse-Bonifacio	513	Sormani, Henri-Alfred
	Louis-Auguste-Alfred	335	Drapier, Alexandre-Alfred	376	Grohé, Guillaume	422	Léger, Émile et C <sup>ie</sup>	480	Mons, E*	528	Soubrier, Louis
266	Beurdeley,	336	Dromard, Léon	382	Gros, Jean-Louis-Benjamin	423	Lemarchand, Louis-Édouard	481	Munz et Merlotti	531	Susse Frères
	Alfred-Emmanuel-Louis	337	Drouard, Julien-Michel	382	Gros, Aristide-Henri	424	Lemoine, Maison	482	Nelson, Jean-Henri	531	Susse, Michel-Victor
276	Bontemps, L*	338	Durand, Louis	384	Guéret, Denis-Désiré	424	Lemoine, André-Gabriel	482	Nelson, Henri	531	Susse, Jean-Louis-Victor
277	Boudet, Victor	338	Durand, Prosper-Guillaume	384	Guéret, Onesime	425	Lesage, F*	483	Paillard, Victor	531	Susse, Jean-Baptiste-Amédée
280	Brunet, Eugène	338	Durand,	384	Guéret, Julien-Aimé	426	Levraux, A*	484	Pecquereau, Jean-Théodore	531	Susse, Albert
280	Caillaux, Eugène-Paul		Gervais-Maximilien-Eugène	384	Guéret Jeune, Ernest	427	Lexcellent, Édouard-	484	Pecquereau,	531	Susse, J*
281	Caze, G*	338	Durand, Frédéric-Louis	386	Haentges Frères		Guillaume-Edmond		Édouard-Théodore	532	Tahan, Pierre-Lambert
281	Chardonay	342	Duvinage et Harinckouk	387	Hertenstein	427	Lexcellent, E*-René	484	Pelcot et A* Louveau	532	Tahan Fils,
282	Charon Frères	342	Duvinage, Pierre-Ferdinand	388	Heubès, Hubert-Joseph	429	L'Hoste, Jean	485	Perreau		Jean-Pierre-Alexandre
282	Chastanet et C <sup>ie</sup>	344	L'Escalier de Cristal	389	Hochart Frères	430	Lièvre, Édouard	486	Picard, Henri	535	Ternisien, Félix-Alfred
283	Cherny, J*-T*	348	Faucon, Félix	389	Hoefer, Jean-Pierre	436	Linke, François	488	Piret, Jules	535	Ternisien et Dantant
283	Chevrié, Auguste-Eugène	349	Forest, Maison	390	Hugnet, François	456	Lippmann,	489	Poteau, Edmond	536	Vervelle, Jean-François
285	Chirem	350	Fossey, Jules-Auguste	390	Hugnet, E*-Alexandre		Alphonse et Hebert	490	Potheau Frères	536	Vervelle, Alexandre-Louis
287	Christofle, Charles-Henri	350	Fossey,	391	Hunsinger et Wagner	457	Maison des Bambous	491	Pretot, Hippolyte-Edme	537	Vian, Veuve
289	Ciefenbruner, Martin		Gustave-François-Joseph	391	Hunsinger, Charles		(Perret et Vibert)	493	Quignon, Napoléon-J.-A.	537	Vian, Henri-Louis-Séraphin
290	Compagnie des marbres	350	Fossey Fils	391	Wagner,	458	Majorelle,	493	Quignon,	538	Viardot, Gabriel-Frédéric
	onyx d'Algérie	351	Foucher Frères		Charles-Adolphe-Frédéric		Louis-Jean-Sylvestre		Gustave-Frédéric-Henri	538	Viardot, Louis-Gustave
294	Conquet, H*	352	Fourdinois,	394	Hurlimann	460	Marcotte et C <sup>ie</sup> , Léon	494	Ribaillier, Pierre	544	Vitel, *
295	Cornu, Jeune		Alexandre-Georges	394	Jansen, Jean-Henri	460	Ringuet-Leprince, Maison	494	Ribaillier Jeune, Louis	545	Wassmus Frères
295	Cottin, R*	352	Fourdinois, Henri-Auguste	400	Jeanselme Fils et Godin et C <sup>ie</sup>	460	Ringuet-Leprince et	496	Rinck, Maison	548	Werner, J*
296	Courmont et C <sup>ie</sup>	362	Fournier, A* M* E*	400	Jeanselme,		L. Marcotte et C <sup>ie</sup>	496	Rinck, Jacques	549	Winckelsen,
296	Courmont, Richard	363	Frager, Eugène		Joseph-Pierre-François	460	Marcotte et C <sup>ie</sup> , L.	497	Ringuet-Leprince,		Charles-Guillaume
297	Cremer, Joseph	364	Gallé, Émile	400	Jeanselme,	461	Marnyhac, Maison		Auguste-Émile	555	Zwiener, Emmanuel
301	Crozatier, Charles	365	Gaze, E* G*		Charles-Joseph-Marie	461	Société des marbres et	498	Rivart, Julien-Nicolas	555	Zwiener, Julius
301	Dreschler, Carl	365	Girard	400	Jeanselme, Charles-Henri		bronzes artistiques de Paris	500	Roudillon,		
304	Cruchet, Michel-Victor	366	Giroux, Maison	404	Jémont et C <sup>ie</sup>	462	Martin, Louis		Étienne-Simon-Eugène		
305	Cueunières, Louis-Jean	366	Giroux,	405	Kahn, E. et Kahn, L.	462	Mazaroz, Jean-Paul	501	Roux et Brunet	570	ANNEXES
306	Damon et C <sup>ie</sup>		François-Simon-Alphonse	405	Ed. Kahn et C <sup>ie</sup>	462	Mazaroz-Ribaillier et C <sup>ie</sup>	501	Roux, Frédéric	571	Notes
307	Dasson, Henry	366	Giroux, André	405	Kahn, Léon	464	Mellier and Co	501	Roux, Alexandre	589	Bibliographie
318	Denière, Jean-François	366	Giroux, Alphonse-Gustave	406	Kohl, Fernand	466	Mercier Frères	501	Brunet, Eugène	593	Index



# INFLUENCES: L'ORIENT

◀  
Ce vase allie de façon exquise la création de Reiber à l'habileté technique de Christofle. Il illustre une grue volant sur fond de cloisonné, sous un bord formé de volutes de nuages ruyi.

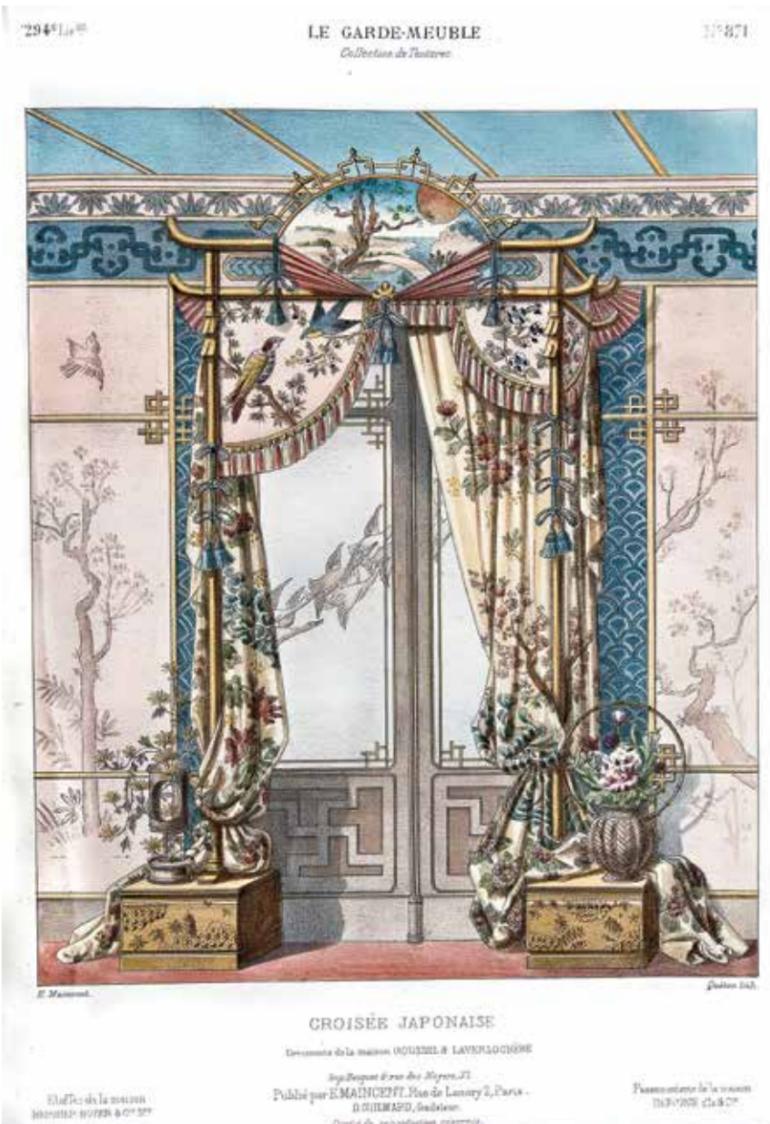
que l'Orient exerçait sur l'impératrice Eugénie. En 1863, elle créa son propre musée chinois à Fontainebleau. Le musée mêlait des objets saisis pendant la Révolution française, des objets pillés lors du sac du palais d'Été à Pékin, et rapportés en butin par les troupes franco-britanniques en 1860, et une sélection de cadeaux rapportés du Siam, offerts lors de l'ambassade de 1861. Henri Fourdinois réalisa beaucoup de meubles dont une série de vitrines dessinée par l'architecte Victor Rupricht-Robert, inspec-



*Avec l'abandon forcé du « Sakoku », politique de fermeture du Japon, en 1854, et la tentative de l'impératrice douairière de Chine, Cixi, d'ouvrir son pays à l'Occident, les deux pays furent présents à l'Exposition universelle de Paris en 1867.*

*De grands panneaux de laque d'or furent installés par Alexis Pacard au Musée chinois de l'impératrice à Fontainebleau en 1863. La table qui sert de socle est de Fourdinois.*





Deux délicieuses planches tirées du Garde-Meuble de Désiré Guilmard, vers 1870. À gauche, une interprétation de Paris de l'asymétrie du style japonais et à droite, le style chinois plus classique.

teur général des monuments historiques, et en 1868, l'impératrice commanda un bureau de style chinois pour une autre partie du palais. Une toile de Jean-Léon Gérôme, terminée en 1864, représentait les Siamois se prosternant devant Napoléon et Eugénie dans la splendeur de la salle de bal Henri II, à l'époque où la France cherchait ouvertement à rétablir son influence en Extrême-Orient<sup>30</sup>.

Les objets japonais arrivèrent à Paris après l'ouverture du pays à l'Occident en 1854. « La vague qui déferla sur l'Europe et les États-Unis fut telle que le phénomène japonais offrit à tout le monde de l'art un renouveau qu'il attendait depuis longtemps »<sup>31</sup>. Vers 1860 les gravures sur bois ou estampes (*ukiyo-e*) furent importées en Europe où elles exercèrent une influence profonde sur le nouveau mouvement des peintres impressionnistes.



Bien qu'il ne soit pas signé, ce cabinet inhabituellement en acajou est très semblable à d'autres de Viardot. Il a été exporté à Londres et un tiroir est estampillé de la marque du marchand de Tottenham Court Road, « Jams. Shoolbred, London 4956 ».

Également non signée, cette armoire est attribuable de façon certaine à Gabriel Viardot, vers 1880. La corniche est surmontée d'un dragon effrayant, sculpté en ronde-bosse, qui s'enroule autour d'un toit de style pagode. Il observe des perroquets ivoire et or, posés sur des branches, sur fond rustique d'orme, l'encadrement est en hêtre, avec des colonnes chinoises en support.



*Hautement productive, l'entreprise dirigée par Gabriel Viardot fabrique invariablement dans la veine du japonisme (p.73, en bas à gauche). Ce confortable lit de repos est signé « G. Viardot » et daté 1887. Il fut présenté à l'Exposition universelle de Paris en 1889. La crinière flottante du dragon court le long des côtés jusqu'à la queue à écailles qui rebrique.*

Autour de 1867, Grohé, homme éminent qui comptait parmi sa clientèle l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie, fit un meuble à hauteur d'appui à ressort superbe comportant un panneau japonais orné d'un rameau fleuri asymétrique.

Les portes extérieures légèrement en retrait ajoutent à l'aspect oriental par leurs trophées de laque insolites en parfaite symétrie qui au premier coup d'œil ont l'air japonais mais qui ont été faits à Paris (p.69). Les objets japonais devinrent de plus en plus familiers à Paris grâce à l'étendue de ce qui fut montré au pavillon japonais de l'Exposition universelle de 1867 suivie de celle de Vienne en 1873. Parmi les exposants, les firmes françaises Christofle et Barbedienne étaient les chefs de file de la nouvelle

vogue du japonisme, bien que leur production fût surtout en métal avec ou pas de travail de menuiserie en bois. Leurs œuvres comme celles de Viardot étaient très éclectiques, leurs dessins mêlaient aux arts décoratifs occidentaux des motifs chinois et japonais sur le même objet, ce qui rend leur classement souvent difficile voire impossible entre chinoiseries et japonisme. La revue new-yorkaise *Art Amateur* instaura le mot « japonique »<sup>32</sup> pour donner une définition adéquate au cabinet de Giroux reproduit sur une gravure dans le *Art Images*<sup>33</sup>.

Deux créateurs sont les premiers à promouvoir à Paris un style oriental nouveau et imaginatif : Giroux et Duvinage. Le premier vendra sa boutique à Ferdinand Duvinage et à son associé Harinckouk en 1867. Giroux

interprétait surtout le mobilier chinois ; sa publication *Meubles et fantaisies*, vers 1840, reproduit des tables de ce style à la nouvelle mode et évoque un modèle en papier mâché de la même époque. Le numéro 64 de *Meubles et fantaisies* est de style Louis XV baroque avec des pieds en cabriole, un plateau et un vase de style oriental posé sur l'entretoise comme le numéro 65, une table encore plus exotique et éclectique ; elle est surmontée d'un plateau en émail de Canton. Le numéro 66 annonce le style japonais des années 1870. Giroux reproduit également la gravure d'un cabinet qui semble être une exportation japonaise, mais dont la notice laisse entendre qu'en dépit des apparences, il fut réalisé à Paris. Le fond blanc des émaux de Canton est peut-être bien ce qui a inspiré Duvinage, même inconsciemment, dans la création de son concept de marqueterie sur fond ivoire. L'idée d'employer l'ivoire n'était pas nouvelle, Pierre



*Inhabituelle niche en noyer, signée sur une plaque de métal appliquée par Alphonse Giroux. Faite vers 1870, elle est ornée d'un dragon soutenu par une tête d'éléphant et imite la laque de Chine.*



*Déliçates tables de bronze doré de Giroux, datant du milieu des années 1860, l'une à tablettes de verre gravé. Celle de droite a un vase à fleurs. Chacune est signée « Alph. Giroux Paris ».*



Cabinet innovant fait à Paris vers 1890, par la maison Marnyhac, pour disposer des panneaux d'émaux cloisonnés chinois, décorés d'une interprétation en natures mortes des « Cent Antiquités » faites durant la période Jiaqing, à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle.



Estampillé sous une poignée « A L'Escalier de Cristal Paris », ce magnifique exemple de japonisme parisien, datant d'environ 1890, fut fait sous la direction des frères Pannier. Le bâti est en acajou plaqué de laque noire dorée. La forme et les pieds en têtes d'éléphants sont le reflet du cabinet de Marnyhac.

La serrure du bureau japoniste du palais d'Ajuda (ci-contre) est signée « Ancne Maison Giroux Paris ». L'intérieur est en érable coloré, gainé de velours bleu.



Ce rare bureau de dame éclectique de Duvinage, qui reprit l'affaire Giroux en 1867, apparaît clairement sur l'aquarelle du salon de musique du palais d'Ajuda, à Lisbonne. Mélange de styles japonais et chinois, la superstructure est en miroir et l'extérieur en laque européenne noire appliquée de dorure gesso, à motifs d'oiseaux dans des feuillages. Les planchettes de chaque côté se replient vers le bas.



# COPIES ROYALES ET CÉLÈBRES

◀ Paire de commodes estampillée deux fois sous le dessus de marbre « Charles Winckelsen 21 rue Saint-Louis AU MARAIS » et datée 1868. Les deux serrures sont estampillées « SOUCHET / PARIS », serrurier relativement peu connu qui signa aussi les serrures d'une paire de petites commodes Boulle renouvelé attribué à Winckelsen.



BUREAU À CYLINDRE, 1760-1769

Copies connues : Beurdeley (1889), Crozatier et Dreschler, Dasson (vers 1875), Jansen (vers 1896), Linke (1901, 1910, 1922, vers 1940), Zwiener (1884 et 1889), ébéniste inconnu

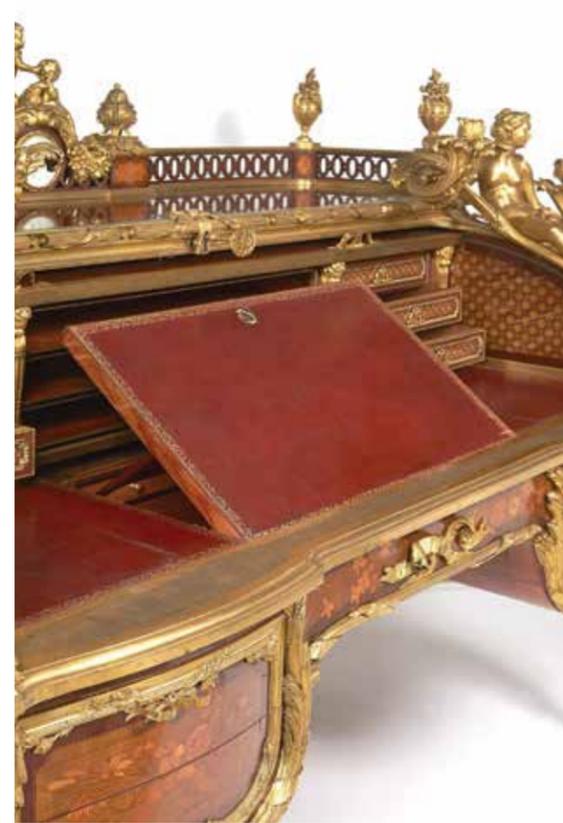
Copies exposées : Expositions universelles (Paris, 1878, Dasson ; Paris, 1889, Beurdeley, Zwiener), Exposition universelle (Chicago, 1893, Beurdeley), Salon des industries du mobilier (Paris, 1902, Jansen ; Paris, 1905, Linke)

#### LE BUREAU DU ROI

En 1955, Pierre Verlet, alors conservateur en chef des objets d'art au musée du Louvre, décrivait ainsi le Bureau du roi : « Il n'est probablement pas au monde de meuble plus célèbre que le grand secrétaire à cylindre »<sup>253</sup>. En ouverture de son chapitre sur ce bureau, Watson le qualifiait de « chef-d'œuvre de l'ébénisterie française »<sup>254</sup>.

Le bureau original fut commencé pour Louis XV par Jean-François Eben (maître en 1759) et achevé par son successeur Jean-Henri Riesener (maître en 1768). Il fut livré au cabinet intérieur de Versailles en mai 1769, « après neuf ans de travail minutieux, pour l'amener à

la perfection »<sup>255</sup>. Les bronzes du bureau original furent sculptés par Jean-Claude Duplessis Père, moulés et ciselés par Louis-Barthélemy Hervieu (maître en 1749). L'examen attentif des notes laissées par Riesener laisse penser qu'on ne conserva aucun moule de ce bureau qui était une pièce unique, les moules à la cire perdue des bronzes ayant disparu avec la fonte du métal<sup>256</sup>. Les modèles étaient ajustés sur un bâti de bois, fabriqué spécialement : « Fait un baty en grand de bois [...] avoir modeler sur led. baty tous les ornements, figures, guirlandes, fleurs, vases, cassollette, pendule, moulures, carderond et palmes »<sup>257</sup> [sic]. Des archives photogra-



phiques de l'atelier de sculpture de Linke montrent qu'il suivait la même méthodologie pour ses copies, et on peut supposer que c'était une pratique commune à tous les meilleurs ateliers de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle.

Sans aucun doute les ébénistes et collectionneurs du XIX<sup>e</sup> applaudirent ce chef-d'œuvre à l'unisson avec le XX<sup>e</sup>. La première copie XIX<sup>e</sup> connue de ce bureau fut exécutée pour le quatrième marquis d'Hertford entre 1853 et 1870. Elle est conservée à la Wallace Collection<sup>258</sup> et a été largement décrite et documentée par Peter Hughes dans son catalogue de 1996<sup>259</sup>. D. S. MacColl, conservateur de la Wallace Collection, pensait, en 1912, que l'exemplaire du musée était l'œuvre de Dasson. Après sa dernière conversation avec Murray Scott, il écrit : « Pierre Dasson copia le

Bureau du roi. L'empereur autorisa Ld H à le surmouler. Dasson exécuta une copie pour Lady Ashburton pour l'exposition de 78 à Paris pour 90 000 francs. »<sup>260</sup> Plus tard, Peter Hughes notait que l'exemplaire de la Wallace avait été fait à Paris et suppose que l'ébéniste était probablement Dreschler ou Drexler, que l'on sait aujourd'hui être Carl Dreschler<sup>261</sup>. Cependant nous pensons que Dreschler se contenta d'exécuter le travail du métal et la ciselure des montures de bronze. Le nom de l'ébéniste lui-même demeure un mystère mais il se pourrait que le travail ait été supervisé par la société Crozatier qui est répertoriée comme ébénisterie par Christie, Manson & Woods dans ses ventes parisiennes et ultérieurement dans les années 1890. Un résumé de la carrière étonnamment peu documentée de Crozatier et Dreschler



Cinq vues du rare exemple du bureau du roi avec les L entrelacés en marqueterie sur les côtés (pp.160-162).



est donné p.301-303. Le mouvement de la pendule de la copie de la Wallace Collection est signé de l'horloger Charles Couët de la même façon exactement que la copie de l'horloge astronomique de Caffieri et Passemant de 1753, récemment découverte (p.169).

Le Bureau du roi original se trouvait dans l'appartement du duc d'Orléans en 1833, il fut transporté dans le grand salon des Tuileries en 1851 et, en 1855, se trouvait dans le cabinet de travail de l'impératrice Eugénie à Saint-Cloud où il est représenté dans un tableau de Benedict Masson et dans une aquarelle de Fortuné de Fournier. Hughes suggère qu'il fut remis sous le feu des projecteurs au moment précis où Hertford se faisait refaire d'autres copies de meubles français célèbres

à Paris et à Londres. La reine Victoria se servit de ce bureau lors de sa visite à Saint-Cloud en août 1855, elle décrit « un bel escritoire, sur lequel j'écrivis »<sup>262</sup>.

Si l'on excepte l'exemplaire de la Wallace, Henry Dasson est le premier ébéniste de renom, sous la Troisième République, à avoir réalisé ce bureau en 1875. Il le montra à l'Exposition universelle de 1878 à Paris. Les registres montrent que Barbet de Jouy, conservateur du Louvre en 1870, autorisa Dasson à faire des dessins de l'original mais pas à en faire des moules ni à en prendre des empreintes<sup>263</sup>. Dasson fut aidé par les sculpteurs Aubert et Dallier, ce qui implique qu'il dut refaire entièrement au moins une partie, voire tous les modèles, et que les sculpteurs firent les moulages d'après les mesures

► Première copie répertoriée du Bureau du roi attribuée à Crozatier et Dreschler. Elle fut faite à Paris pour le quatrième marquis d'Hertford et se trouve à la Wallace Collection. Elle date probablement d'environ 1855. La plaque de porcelaine reprend les modifications post-révolutionnaires de 1794.

des dessins. Le bureau ne fut ouvert qu'une fois à Dasson. Cela implique certainement qu'il avait déjà acheté les modèles de Dreschler et avait seulement besoin de voir le bureau pour vérifier certains détails.

Les modèles de Dreschler ont probablement été faits d'après les mesures des dessins réalisés après le transfert du bureau du grand salon des Tuileries et avant son installation dans le cabinet de travail de l'impératrice Eugénie à Saint-Cloud en 1855. L'amitié personnelle qui liait Napoléon III au marquis d'Hertford peut avoir facilité aux artisans travaillant pour ce dernier l'accès au bureau pendant qu'il était en réserve en 1850. Le bureau a sans doute été transporté par une des voitures à cheval de l'impératrice sur les quelques kilomètres qui le séparaient de Saint-Cloud où il était destiné à son usage personnel. S'il avait eu besoin d'entretien ou de restauration, cela aurait été le moment propice. S'ils avaient dû être repolis, ce qui se faisait habituellement à Paris, les bronzes auraient probablement été démontés. Il est possible alors que les agents du marquis aient eu la possibilité d'en prendre des empreintes, par un procédé dit « surmoulé ». Par la suite, l'impératrice donna plusieurs autres autorisations de faire des copies, dont une pour le roi des Belges. Le président Loubet donna une autre copie au grand-duc Paul de Russie<sup>264</sup>. Ce fut sans doute à l'occasion du transport du bureau original à Versailles pour la visite du grand-duc en 1896.

Beurdeley, Dasson, Linke et Zwiener copièrent aussi le Bureau du roi en fonction de la connaissance qu'ils en avaient. Plus tard, Jansen en fit des copies, grandement aidé par son rachat des modèles avec la reprise du fonds de commerce de Zwiener en 1895. Cependant, après la Révolution française, le bureau original de Riesener avait été légèrement modifié. Le modèle livré en 1769 comprenait de chaque côté les L entrelacés du roi, ils furent remplacés en 1794 par deux plaques ovales en biscuit de Sèvres<sup>265</sup>, représentant l'Amour, l'Hyménée et les Trois Grâces. La seule copie qui reprenne les biscuits de Sèvres est celle de Dreschler. Linke acheta ses plaques de biscuit à la manufacture anglaise de Wedgwood<sup>266</sup>. Un bureau que l'on pense être de Beurdeley, mais qui n'a pas encore été examiné à

fond, a aussi des plaques de Wedgwood<sup>267</sup>. Un exemplaire rare (pp.160-162), ne comportant pas de médaillons ovales en biscuit, avec les L entrelacés, apparut sur le marché en 2014<sup>268</sup>. Malgré une tentative d'attribution peu étayée à Dasson, on ne trouva aucune signature en dépit d'une restauration complète et ni l'ébéniste ni la date ne sont prouvés. Elle fut de toute évidence faite après que les recherches eurent permis de découvrir que Riesener avait modifié l'original en 1794. Une autre altération fut faite sur le Bureau du roi vers 1790, la substitution de divers attributs en marqueterie symbolisant l'iconographie royale. Ces attributs furent copiés par les derniers ébénistes. La grande plaque de bronze doré qui ornait le bureau au XVIII<sup>e</sup> siècle est illustrée de sept enfants représentant les Vertus portant un portrait de Louis XV de profil, qui fut changé après la Révolution en portrait de Minerve. Également sur la version d'origine, la représentation en bronze d'Apollon assis tenant une lyre et de Calliope tenant trois volumes d'Homère, mais ils furent perdus avant qu'aucune copie du XIX<sup>e</sup> ne soit faite, et aucune ne reprend ces attributs. Aucune archive n'indique comment les premiers copistes obtinrent les modèles leur permettant de mouler ces bronzes compliqués. Zwiener fit une copie pour le petit appartement du château de Herrenchimsee de Louis II de Bavière<sup>269</sup>. En 1882, le roi avait entendu parler de la collection du marquis d'Hertford et s'était « organisé pour envoyer un homme de confiance à Paris, étudier de près l'original au Louvre »<sup>270</sup>. Ce travail coûta « le prix extrêmement élevé de 55 564 marks »<sup>271</sup>. La date de cette commande permet de supposer qu'elle fut confiée aux frères Zwiener, à Paris.

En 1871, il était dit que le modèle de Dreschler fut inventorié pour 3 500 francs et en 1891 pour 5 000 £. Selon un rapport datant de 1884, la copie d'Henry Dasson fut vendue pour 4 500 £<sup>272</sup>. Avant l'époque de la numérisation et de l'inventaire systématique des ventes, deux copies furent signalées sur le marché; et d'autres sont indiquées ici, sous le nom approprié des ébénistes<sup>273</sup>. Le bureau était considéré comme si important qu'en 1787, Benneman reçut la commande pour Louis XVI d'une version bureau plat, sans le cylindre complexe (p.224).



COMMODE, 1761-1763

**Copies connues : Krieger, Linke**

Dite « commode à la grecque », cette forme reconnaissable est une transition entre le rocaille Louis XV et le néoclassique associé au règne de Louis XVI. Cette forme particulière fut d'abord introduite par Ceben puis par son successeur Riesener, entre autres. Ce modèle précis de commode fut fait par Ceben pour le duc de Choiseul et pour madame de Pompadour, et des modèles semblables par Riesener et le frère d'Ceben, Simon. Les frères Ceben en firent dix-sept, avec différents placages, pour madame de Pompadour, qui furent livrées entre 1761 et 1763 à Versailles et aux châteaux de Ménars et d'Auvilliers. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le palais

de Fontainebleau prêta une commode qui fut illustrée par une gravure de l'Exposition rétrospective de l'Union centrale des Arts décoratifs de Paris en 1882<sup>274</sup> qui a peut-être créé un déclic et l'occasion pour les copies.

La marque « CL37 » apposée sur une paire de ce modèle est celle du frère de Linke, Clément, ou du fils de Clément qui porte le même nom. Les deux Clément Linke travaillaient indépendamment de François, fournissant des serrures et des charnières pour le marché de gros. Il est possible au vu de ces commodes qu'ils aient aussi fourni des petits bronzes décoratifs.

*Cette commode estampillée de Krieger, datant d'environ 1890, pourrait bien avoir été réalisée pour lui par Linke qui, dans ses premiers inventaires, avait répertorié le modèle sous le numéro 379.*



*Les versions du XIX<sup>e</sup> siècle ne possédaient pas, à l'intérieur, les mécanismes complexes présents sur la table originale. Cet exemple en acajou avec un placage à motifs de cubes, fait vers 1870, est signé « P. Sormani / 10, r. Charlot / Paris ».*

## TABLE À ÉCRIRE ET DE TOILETTE, 1763-1764

Expositions de l'original : Exposition de l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie (Musée rétrospectif, Paris, 1865), exposition *Marie-Antoinette* (Paris, Petit Trianon, 1867), exposition de Bethnal Green (Londres, 1872-1875)

Copies connues : Poteau, Sormani

La table originale, qui se trouve aujourd'hui à la Wallace Collection, inspira les copistes du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il n'existe aucune copie à l'identique. L'exemplaire de la Wallace Collection a un dessus de marqueterie élaborée. Les copies ont généralement des proportions différentes et sont plus hautes ; le catalogue de la Wallace Collection en compte un certain nombre<sup>275</sup>.

L'original est estampillé de Jean-François Leleu, pourtant on pense qu'il a été exécuté dans les ateliers d'Œben. Il fut acquis par Richard Wallace pour son père, le quatrième marquis d'Hertford, à la vente du comte de Clare en 1864. La combinaison des fonctions d'écriture avec la toilette est caractéristique de l'inventivité des ébénistes du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et Leleu, qui avait fait son apprentissage chez Œben, continua à créer des tables similaires avec variantes.

Ternisien et Dantant en firent, au XIX<sup>e</sup> siècle, une adaptation plus large en forme de commode<sup>276</sup>. Bien que Sormani ait aussi fait ce modèle, on a recensé une table portant une signature douteuse de Sormani sur la bande de bronze doré. Les archives du musée d'Orsay répertorient une copie par E. Poteau. La vente du comte de Clare en 1864 ou les expositions subséquentes peuvent avoir fourni des opportunités aux copistes.

*Kaléidoscope imaginaire peint vers 1900<sup>277</sup> par Edwin Foley. Il montre le lit à couronne avec un baldaquin sommé d'une plume, aujourd'hui au Victoria & Albert Museum. La table de toilette d'Œben fut copiée par Poteau et Sormani. Le cartonnier de laque vert par Dubois, est aussi conservé à la Wallace Collection<sup>278</sup>.*



# LES ÉBÉNISTES



*Grand bureau innovant de Linke. La sculpture de Messagé fut exposée à Paris en 1900 puis à nouveau à Saint-Louis en 1904.*

◀ *Dans un style gaulois, nationaliste, ce cabinet délirant fut présenté par Diehl à l'exposition de 1867. La plaque centrale en bronze argenté est du sculpteur animalier Emmanuel Frémiet.*



*Ce curieux encier est incisé sous deux des pieds « BY ». Il est typique de l'inventivité de Beurdeley, un style qui, si amusant fût-il, ne fonctionne pas vraiment.*

*Portant la marque à chaud « A. Beurdeley », ce bureau de dame multifonctions de style Transition est inspiré d'un modèle antérieur de Bernard Vanrisamburgh, dit BVRB. Il incarne le meilleur de l'ébénisterie parisienne autour de 1880.*

## DYNASTIE BEURDELEY

Active de 1804 à 1895

BEURDELEY, JEAN (1772-1853)

1804 – 355, rue Saint-Honoré

1820-1839 – 364, rue Saint-Honoré

1840 – Pavillon de Hanovre à l'angle de la rue Louis-Le-Grand et du boulevard des Italiens

BEURDELEY, LOUIS-AUGUSTE-ALFRED (1808-1883)<sup>77</sup>

Reprit l'affaire de son père en 1840

Expositions :

1855 – Paris – Exposition universelle – médaille de bronze

1867 – Paris – Exposition universelle – médaille d'or

BEURDELEY, ALFRED-EMMANUEL-LOUIS (1847-1919)

Reprit l'affaire de son père en 1875

Expositions :

1878 – Paris – Exposition universelle

1880 – Paris – présent à la première exposition de l'Union centrale des Beaux-Arts dédiée au travail du métal

1889 – Paris – Exposition universelle

1893 – Chicago – Exposition universelle

En trois générations les Beurdeley issus d'une famille d'origine modeste bâtirent une fortune et devinrent l'un des fabricants de meubles les plus importants de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle. La famille constitua une vaste collection d'objets d'art et donna un nombre conséquent de porcelaines de Chine au Louvre. Établi comme marchand de curiosités en 1804, Jean Beurdeley vendait des meubles et objets d'art, dont beaucoup étaient faits sur commande par les meilleurs artisans du moment.



Louis-Auguste Beurdeley reprit l'affaire familiale en 1840 et transféra le magasin de détail et l'atelier de fabrication et restauration rue Louis-Légrand où il développa considérablement l'affaire de son père, lui conférant une importance majeure. Il porta la fabrication des meubles de haut luxe de Paris à un très haut niveau. Il devint un marchand important de meubles et objets d'art français à Paris et entretenit un atelier que son fils Alfred-Emmanuel développa par la suite. Troisième et dernière génération d'ébéniste dans l'affaire familiale, Alfred-Emmanuel



*Magnifique bibliothèque architecturale de qualité, exposée en 1867, à un placage coloré contrastant palissandre et amarante, buis et bois de satiné. La seule signature est le « BY » inscrit au revers du grand trophée central qui orne la corniche.*

*Cet exquis guéridon octogonal au dessin élégant et singulier est typique de la volonté de Beurdeley de surpasser le siècle précédent. La gouache incorporée à la table est à la manière de celles de Louis Le Masson, commandées vers 1782 par la Manufacture de Sèvres pour créer le service « Arabesque » de Louis XVI<sup>8</sup>.*

reprit une affaire prospère en 1875. Il accrut encore le succès d'une maison désormais mondialement reconnue pour le raffinement et la qualité de ses bronzes dorés, ses meubles et ses objets décoratifs. Quand l'affaire ferma définitivement ses portes en 1895, une grande partie des meubles et œuvres d'art créés et collectionnés par la famille Beurdeley fut dispersée au cours d'une série de ventes aux enchères. Cependant, le riche Alfred-Emmanuel conserva beaucoup de pièces pour son hôtel particulier parisien qu'il légua à ses enfants.

Sous le Second Empire, Louis-Auguste Beurdeley devint l'un des principaux fournisseurs du Garde-Meuble impérial, il reçut plusieurs commandes officielles impor-



tantes, notamment, en 1846, une armoire pour le duc de Nemours aux Tuileries et deux autres pièces pour ce palais en 1852. En 1853, à l'occasion du mariage de Napoléon III avec l'impératrice Eugénie, il crée un mobilier qui figurera à l'exposition de 1855. L'exposition de meubles qui se tint à Paris en 1867 présentait la superbe bibliothèque reproduite p.267, d'un style globalement Renaissance mais appliquée de décors dans le goût pompéien en vigueur sous Louis XVI. Il est évident que Louis-Auguste Beurdeley connaissait le boudoir de Marie-Antoinette à Fontainebleau et que son décor, dans la même veine, lui était familier. Il fournit pour le cabinet de travail de Saint-Cloud un ensemble en bois doré comprenant une paire de consoles, deux canapés, six fauteuils, six chaises et un écran de cheminée<sup>79</sup>. Le cabinet reproduit page ci-contre est à la manière de celui de Baumhauer qui était placé à l'origine dans le salon de Mercure à Saint-Cloud. Pierre Verlet écrit que les Beurdeley faisaient « du grand art, qui laisse rêveur. Un XVIII<sup>e</sup> qui continue de vivre ».

*La lyre ornant l'entretoise de cette table en bronze doré est un trait récurrent de Beurdeley.*



*Une table de cette paire fut vendue lors de la dernière vente aux enchères Beurdeley, en 1979<sup>85</sup>, où elle était cataloguée : « grande table en bronze ». Avec un dessus en porphyre, cette table magnifique est entièrement en bronze doré avec la marque au fer « A. Beurdeley à Paris » en dessous. Elle avait précédemment figuré dans la seconde « vente de feu Beurdeley Père » en 1883, où elle avait été achetée par son fils Alfred<sup>86</sup>.*

*Ce cabinet majestueux peut être comparé à un secrétaire, chef-d'œuvre de la collection privée de Beurdeley vendu à Londres<sup>87</sup>, inspiré d'un modèle aujourd'hui « disparu » que Nicolas Petit fournit au Garde-Meuble.*



*Une photo de cette table incrustée de pierres dures florentines colorées du XVIII<sup>e</sup> siècle se trouve dans les archives photographiques de Beurdeley au musée des Arts décoratifs<sup>82</sup>.*

Pourtant Beurdeley était partisan d'une adaptation des styles Ancien Régime au marché moderne. Affichant la fierté que, de toute évidence, il éprouvait pour son travail, Beurdeley écrivit à un certain « M. Le Comte », le 4 juillet 1867, pour lui faire part de son déplaisir ne n'avoir reçu qu'une médaille d'or à l'exposition alors qu'il espérait « la Croix »<sup>80</sup>.

La dynastie Beurdeley tient une place importante dans les annales parisiennes des meubles de luxe. Ils portent leur art à un très haut niveau de qualité, leur habileté technique admirable les place au rang des meilleurs, même si parfois leur style laisse à désirer. Leur inventivité était parfois malavisée et ne remportait pas la même adhésion au niveau mondial qu'un Linke par exemple. Cela est peut-être dû en partie à une apparente incapacité d'atteindre un niveau de dessin assez élevé. Les croquis d'Alfred-Emmanuel Beurdeley<sup>81</sup>, à la plume et à l'encre, bien qu'exécutés lors d'une visite à Londres et non pas en studio, révèlent une main un peu naïve comparée à celle de Linke qui prit des cours du soir de dessin ou

utilisa le professionnalisme de l'artiste et sculpteur Léon Messagé. Henry Dasson et Alfred-Emmanuel Beurdeley furent les membres fondateurs de l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, qui présentait de nombreuses copies de modèles du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En dépit du travail de compilation de l'œuvre des Beurdeley par Mestdagh, on pense que la majeure partie des livres, y compris les livres de comptes et de commandes de la clientèle ont été détruits sur ordre de la famille<sup>83</sup>.

Collectionneurs audacieux dans des domaines étendus, mais plus particulièrement d'objets orientaux, la famille Beurdeley était bien consciente de la valeur des laques d'Orient et de ce que leur utilisation et leur présentation apportaient à la beauté de leur mobilier. Ils en donnent des exemples d'une extrême qualité reproduits (p.71 et p.151). Le quatrième marquis d'Hertford ou ses héritiers possédèrent une table de Beurdeley, qui fut vendue chez Christie, Manson & Woods en 1913<sup>84</sup>, décrite comme suit : « une table oblongue, par Beurdeley, à Paris – 51 in. de large [...] en bois ébénisé [...] »





Stand Beurdeley à la Foire universelle de 1893 à Chicago. Au centre, leur copie du Bureau du roi, qui fut montrée pour la première fois à Paris en 1889. À côté, on voit d'autres copies s'inspirant des styles Louis XV et Louis XVI.



Exposé pour la première fois en 1880<sup>1</sup>, ce bureau inventif avec l'arc de Cupidon qui soutient la ceinture, ses pieds en forme de carquois, pour les flèches, est orné de panneaux de gouache finement détaillés à scènes champêtres idylliques et trophées d'amour, œuvres d'un artiste non répertorié, Mathieu.

avec [...] laque dépeignant des paysages chinois [...] nacre [...] bronze doré [...] » La maison faisait des copies de meubles XVIII<sup>e</sup>, parfois à l'identique, mais plus souvent avec de subtiles variantes dans les détails, en particulier dans les ornements de bronze (p.221)

Les Beurdeley ne se cantonnaient pas à la fabrication de meubles, ils vendaient et restauraient également des pièces anciennes. En 1872 la maison vendit à Sir Richard Wallace, nouvellement anobli, un certain nombre d'objets dont un important cabinet en marqueterie maintenant attribué à Boulle, pour un total de 260 000 francs<sup>88</sup>. Le commerce d'antiquités de la famille était important et florissant. Ils vendaient des armes, des armures, des médailles, des bijoux et des sculptures. En 1920, une vente de leurs tableaux seuls réalisa un total de 752 346 francs<sup>89</sup>.

Beurdeley fit partie de la poignée d'ébénistes à tenter de copier le Bureau du roi d'Eben et Riesener. Il en exposa un à Chicago en 1893 et il en existe une version en Inde, au musée Salar Jung, sur la rive sud de la rivière Musi, à Hyderabad. La photo de l'exposition de Chicago reproduite ici montre le bureau au centre du stand, au cœur d'un mélange de copies et de créations, dont l'extraordinaire cabinet en laque du Japon, pastiche de style Louis XV baroque, un bras de lumière de chaque côté<sup>90</sup>.

Toutes les copies du Bureau du roi faites par Beurdeley semblent avoir des plaques de jaspe de Wedgwood, à part la première, faite pour le marquis d'Hertford, qui avait des plaques de porcelaine de Sèvres à l'imitation de celles posées par Riesener en 1794. Dans les années 1980 nous avons observé une curiosité sur une copie de Beurdeley : elle avait à l'arrière un médaillon de Louis XV de profil placée sur l'original avant que Riesener n'effectue les changements révolutionnaires. Cette copie fut vendue par la galerie Amos à un collectionneur particulier en Indiana, elle est aujourd'hui en Californie. Le marchand Amos a toujours prétendu que cette plaque était celle d'origine sauvée après son retrait par Riesener et envoyée par précaution aux États-Unis. Nous n'avons malheureusement pas pu examiner la plaque dans les années 1980 et bien que l'assertion semble fantaisiste,



Extraordinaire création de Beurdeley, qui a adapté les bronzes à la manière de Charles Cressent, en 1730, pour former un motif éclectique avec la marqueterie.

le mystère demeure – si la plaque n'est pas l'original, c'est un fac-similé ou un surmoulé de l'original. On ne sait pas avec précision à quoi ressemblait l'original dont nous n'avons que la description de l'inventaire 1776 : « [...] un groupe d'enfants représentant les Arts et les Vertus cardinales portant le médaillon de Louis XV ». Cette description correspond à la plaque d'Amos dont les archives de la Wallace possèdent une photo<sup>92</sup>. Il y a deux hypothèses, soit il s'agit de l'original, soit c'est une copie surmoulée de l'original. L'autre possibilité est qu'elle ait été faite par Beurdeley ou un fondeur, car s'il y avait un atelier capable des trois scénarios, c'était bien celui de la famille Beurdeley. Collectionneurs érudits, fortunés et passionnés au goût éclectique au plus haut niveau des arts et arts décoratifs, ils eurent accès à toutes les ventes de fonds de commerce depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, dont celle de l'importante société Feuchère qui avait des modèles datant du siècle précédent.

Une importante collection de meubles de Beurdeley et d'objets d'art décoratif, y compris des appliques murales



Beurdeley exposa un cabinet similaire toutes faces en 1878 avec une marqueterie de nature morte qui montre une habileté à innover comparable à son habileté à copier des formes du passé. Cet exemple de belle qualité est probablement le meuble vendu à la vente Beurdeley de 1895<sup>93</sup>.

Un d'une paire magistrale de meubles à hauteur d'appui. Les chapiteaux sont en amarante et citronnier, chaque feuille est individuellement vissée, réminiscence du travail, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de Domenico Cucci pour Louis XIV. Le style de ces cabinets rappelle celui de Bernard Molitor et la plaque centrale ornée des Trois Grâces fut utilisée par Adam Weisweiler<sup>94</sup>.



et des objets de bureau, fut dispersée en vente publique à Londres en 2011. Cette collection avait pour particularité d'être vendue par la famille Beurdeley comme ayant été fabriquée par Alfred-Emmanuel Beurdeley, ou probablement plus exactement, sous son contrôle. Il est douteux qu'un homme de sa fortune et de son rang, troisième d'une dynastie, ait lui-même mis la main à la pâte. La collection était d'un très haut niveau, comme on pouvait s'y attendre, de meubles choisis pour son hôtel particulier de la rue de Clichy. Le catalogue de Bonham's est illustré de plusieurs photos en noir et blanc prises dans le cadre d'un inventaire en 1901. Elles montrent des pièces meublées, dans un goût majoritairement XVIII<sup>e</sup>, pratiquement uniquement de copies ou d'imitations de styles Louis XV, Louis XVI, baroque et néoclassique. Il ne semble pas avoir eu chez lui de meubles dans son style plus audacieux, comme celui du meuble illustré ici.

Quand Alfred-Emmanuel prit sa retraite en 1895, il vendit le stock restant aux enchères. La vente comprenait trois cent soixante-cinq lots composés de meubles et objets d'art dont une copie du Bureau du roi cataloguée comme ayant été faite en 1889. Une photo de l'hôtel particulier de la rue de Clichy datant de 1901 en montre une autre copie.

Plus tard, les catalogues commerciaux de Beurdeley offrent une gamme extraordinaire d'objets, y compris des meubles en bois doré et des sièges, probablement faits maison. Malheureusement le catalogue de 1895 n'indique pas si aucun des objets portait de signature.

*Somptueuse commode présentée à l'exposition de Paris de 1867. Son dessin éclectique incorpore des laques de Chine en imitant les Japonais. Philippe Bury commenta lors de l'exposition la belle qualité de la ciselure et de la dorure de Beurdeley qui atteignait un niveau rarement voire jamais dépassé par les autres ébénistes parisiens. Deux traits sont distinctifs de Beurdeley : les perles qui entourent les panneaux de la ceinture et les paterae en forme de diamant en bronze doré qui marquent les jonctions du treillis. Beurdeley fit le même modèle avec des vantaux en vernis Martin à la place de la laque<sup>95</sup>.*



L'original cartouche en laque est révélateur de l'inventivité de Beurdeley. Bien qu'il ait utilisé des pieds en forme de vis de style Boulle que l'on retrouve souvent.

Comme on peut s'y attendre, les catalogues Bonham's indiquent que les meubles en placage sont signés mais aucune chaise ne semble l'être – cela indique peut-être qu'à l'instar de certaines pièces de bois doré de Linke, elles n'étaient pas « faites maison ». Seule une paire de bras de lumière de style Régence en bronze doré portait la marque « BY ».

La qualité et le raffinement du travail des bronzes de Beurdeley permettent de savoir si une pièce provient ou non de leurs ateliers. L'attention portée au brunissage et à la perfection du détail atteste de l'exigence imposée aux artisans, par Beurdeley, dans la finition. Ce raffinement dans le détail apparaît dans le travail d'ébénisterie, en particulier dans certains meubles de laque de Chine ou d'imitation de laque, dont les tiroirs sont recouverts d'ébène pour s'harmoniser avec le fond noir de la laque. Pour des raisons qui nous échappent, les Beurdeley firent très peu de commodes, privilégiant les tables à écrire de toutes sortes, toutes gainées d'un cuir vert en sous-main. La qualité des intérieurs était toujours exemplaire, souvent en ébène. Une copie du Bureau du roi de Benneman portant, en dessous, quatre marques de Beurdeley a des bronzes curieusement poinçonnés « ZN », qui est la marque de Zwiener, ce qui suggère une colla-

boration dont nous ne savons encore rien. Il se pourrait que la fonderie se soit trompée de chef-modèle en utilisant celui de Zwiener, mais c'est improbable. L'autre possibilité est que Beurdeley ait eu entre les mains ou restauré le bureau. Beaucoup de questions de cet ordre ne trouvent tout simplement pas de réponse. Comme c'est le cas pour la plupart de ses contemporains à part Dasson, il est difficile de dater les meubles de Beurdeley. Il y a une exception, la copie de l'horloge astronomique faite pour Louis XV, qui est signée « A. Beurdeley 1893 ».

Les ateliers fermèrent en 1895 et une suite de cinq ventes aux enchères se tint entre le 19 octobre 1897 et le 24 mai 1898, au cours desquelles furent dispersés quelque deux mille lots provenant du Pavillon de Hanovre et des ateliers de la rue d'Autencourt dans le 17<sup>e</sup> arrondissement de Paris. D'autres ventes Beurdeley sont répertoriées dont : en 1864, une collection de céramiques, incluant des terres cuites chinoises, et des bronzes dorés ; en 1895 (6-9 et 27 mai-1<sup>er</sup> juin), environ trois cent soixante lots, pour la plupart des copies de modèles du XVIII<sup>e</sup> siècle, Linke y acheta les modèles d'un cabinet dans le style de Weisweiler qu'il adapta sous son numéro d'index 684 ; en 1898 (11-12 mars) ; en 1899 (15-16 mars) ; en 1901 (30 mars) ; en 1979 (16 mai, collections Beurdeley).



*Table en bronze doré massif exposée en 1878. Elle fit partie de la vente Beurdeley de 1895<sup>96</sup>.*



*Cette table vitrine, en noyer délicatement sculpté, est un tour de force d'Alfred Beurdeley. Elle fut montrée à l'Exposition universelle de Paris en 1867.*



►  
*Paire de consoles raffinées par Beurdeley, le bois sculpté et doré a toute la précision de ses plus beaux bronzes dorés.*